

SESSION 2010

**CAPES
CONCOURS EXTERNE
ET CAFEP**

**Section : LANGUES RÉGIONALES
CATALAN**

ÉPREUVE DE TRADUCTION

Durée : 4 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

THÈME

J.-M. G. Le Clézio, *Mondo et autres histoires*, Folio Plus Classique, Paris, 2008 (1^e éd., Paris, 1978), p. 136-137

Ensemble ils s'assirent sur le rebord de la montagne et ils regardèrent le ciel. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un bruit, pas un mouvement. Jon sentit l'espace entrer en lui et gonfler son corps, comme s'il retenait sa respiration. L'enfant ne parlait pas. Il était immobile, le buste droit, la tête un peu en arrière, et il regardait le centre du ciel.

Une à une, les étoiles s'allumèrent, écartant leurs huit rayons aigus. Jon sentit à nouveau la pulsation régulière dans sa poitrine et dans les artères de son cou, car cela venait du centre du ciel à travers lui et résonnait dans toute la montagne. La lumière du jour battait aussi, tout près de l'horizon, répondant aux palpitations du ciel nocturne. Les deux couleurs, l'une sombre et profonde, l'autre claire et chaude, étaient unies au zénith, et bougeaient d'un même mouvement de balancier.

Jon recula sur la pierre, et il se coucha sur le dos, les yeux ouverts. Maintenant il entendait avec netteté le bruit, le grand bruit qui venait de tous les coins de l'espace et se réunissait au-dessus de lui. Ce n'étaient pas des paroles, ni même de la musique, et pourtant il lui semblait qu'il comprenait ce que cela voulait dire, comme des mots, comme des phrases de chanson. Il entendait la mer, le ciel, le soleil, la vallée qui criaient comme des animaux. Il entendait les sons lourds prisonniers des gouffres, les murmures cachés au fond des puits, au fond des failles. Quelque part venu du nord, le bruit continu et lisse des glaciers, le froissement qui avance et grince sur le socle des pierres. La vapeur fusait des solfatares, en jetant des cris aigus, et les hautes flammes du soleil ronflaient comme des forges. Partout, l'eau glissait, la boue faisait éclater des nuages de bulles, les graines dures se fendaient et germaient sous la terre. Il y avait les vibrations des racines, le goutte-à-goutte de la sève dans les troncs des arbres, le chant éolien des herbes coupantes.

Puis venaient d'autres bruits encore, que Jon connaissait mieux, les moteurs des camionnettes et des pompes, les cliquetis des chaînes de métal, les scies électriques, les martèlements des pistons, les sirènes des navires. Un avion déchirait l'air avec ses quatre turboréacteurs, loin au-dessus de l'Océan. Une voix d'homme parlait, quelque part dans une salle d'école, mais était-ce bien un homme ? C'était un chant d'insecte, plutôt, qui se transformait en chuintement grave, en borborygme, ou bien qui se divisait en sifflements stridents. Les ailes des oiseaux de mer ronronnaient au-dessus des falaises, les mouettes et les goélands piaulaient. Tous les bruits emportaient Jon, son corps flottait au-dessus de la dalle de lave, glissait comme sur un radeau de mousse, tournait dans d'invisibles remous, tandis que dans le ciel, à la limite du jour et de la nuit, les étoiles brillaient de leur éclat fixe.

Jon resta longtemps, comme cela, à la renverse, regardant et écoutant. Puis les bruits s'éloignèrent, s'affaiblirent, l'un après l'autre.

VERSION

Montserrat Roig, *El temps de les cireres*, Edicions 62, col. La Butxaca, Barcelone, 2006 (1^e édition, Barcelone, 1977), p. 98-100.

A la nit, quan s'infiltraven els raigs de llum per les ballestes dels porticons, quan les ombres dels fanals damnaven la seva cambra, « és la mort, que s'acosta », i sentia els motors intermitents dels cotxes i autobusos que creuaven la Gran Via, era quan la Patrícia es posava trista de debò. I s'hi posava perquè li venia al cap el seu secret. Allò que no havia explicat mai a ningú. Pensava en en Gonçal.

En Gonçal Rodés també era poeta, com l'Esteve. Tenia els ulls de mel, i un somriure que s'estenia per tot el rostre. Les galtes primes i un pèl xuclades i un ble de cabells rossos que li queien damunt del front. De tant en tant, els ulls d'en Gonçal semblava que morissin d'astorament i escoltava amb angúnia les bretolades de l'Esteve. En Gonçal era delicat amb la Patrícia i tots dos havien deixat morir les hores a la galeria, embolcallats per les ombres de la nit, mentre esperaven l'Esteve. Parlaven: en Gonçal era de la Cerdanya i vivia enamorat del seu Cadí, mai no té el mateix color, explicava a la Patrícia, als capvespres d'estiu és com el coure roent, a la nit com el plomatge d'un falcó, al matí és glauc, al migdia color herba. A l'hivern també canvia, és blanc encès i burell, cendra de celistia... La Patrícia tancava els ulls i pensava en els seus camps acabats de segar i en el boscatge tenebrós que davallava del Turo de l'Home, en les alzines i els roures que voltaven la masia de Gualba, i en les nits de tempesta, que feien un cel tan negre i tan lluent. En Gonçal, de tant en tant, li llegia un poema i ella el trobava bell, encara que molts no els entenia perquè eren complicats. Són poemes simbolistes, li deia en Gonçal, i ella, tota flonja, deia que sí. En Gonçal no cridava mai, com cridava l'Esteve, i deia « dispensi », « em permet », en Gonçal era un home diferent, delicat com un núvol. La Patrícia pensava, no és un home com el meu pare, no és un home com l'Esteve. Sempre demanava si podia esperar l'Esteve al rebedor però la Patrícia el feia passar a la tribuna i, mentre ella feia ganxet, ell enraonava. Baixaven al jardí i se sentia el crec-crec de les pedretes en ésser trepitjades. En Gonçal acariciava l'heura color d'aram, agafava una llimona i l'olorava. Després se la passava per la cara. « Aroma de tardor », deia, « aquesta és l'aroma de Barcelona. » De tant en tant, entraven al saló del piano i la Patrícia posava la gramola. Sentien Mozart i en Gonçal semblava com si se n'anés. Ella no feia remor i respectava el seu silenci. La Patrícia veia que l'Esteve només sabia ésser amable amb en Gonçal, el convidava a dinar i feia treure la cristalleria i els coberts de plata. « El vol impressionar. » L'Esteve mirava en Gonçal com si en Gonçal fos un infant i, quan sortien junts a la nit, l'Esteve sempre feia un petó a la Patrícia.

[...]

Altres vegades, en Gonçal Rodés respirava fondo, no sent com ens arriba la brisa del mar?, i la Patrícia també respirava fondo, però la seva alenada no recollia la brisa del mar sinó olor de menta. Es fàcil de veure, deia aleshores en Gonçal, miri el moviment de les fulles, la Patrícia mirava les fulles del llimoner, no veu com es bressolen dins de la fosca? La Patrícia veia com les fulles del llimoner es bressolaven dins de la fosca i la quietud.